

Le roman de
**LAURA
SECORD**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gougeon, Richard, 1947-

Le roman de Laura Secord

ISBN 978-2-89585-047-2 (v. 1)

1. Secord, Laura, 1775-1868 - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8613.O85R65 2010 C843'.6 C2009-942283-2

PS9613.O85R65 2010

© 2010 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de couverture : Palma il Vecchio

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

RICHARD GOUGEON

Le roman de
**LAURA
SECORD**

Tome 1
La naissance d'une héroïne


LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

La famille Ingersoll

Le 23 mai 1794

Le vieux notaire Gray ajusta son lorgnon et bredouilla les lignes de l'entente qu'il avait rédigée pour son client. Assis sur le bout de sa chaise, le petit homme glissa le document sous les yeux de Thomas Ingersoll et lui tendit la plume d'aigle.

Pendant que le châtelain parcourait le contrat de l'emprunt à la banque de Great Barrington, Gray lissait ses moustaches, aussi grises et touffues que ses épais sourcils.

— Tout est parfait, comme d'habitude, dit Ingersoll.

— Vous devez signer ici, Thomas, indiqua le notaire de sa voix fluette.

Son client ayant procédé, maître Markus Gray tira le document vers lui. D'un air digne mais inattentif, il tamponna délicatement l'encre avec le buvard de l'écritoire, avec lequel il s'épongea le front.

— Il fait un temps humide ces jours-ci, n'est-ce pas, monsieur Gray? railla Ingersoll.

— Oh! Cette température m'accable et me porte à la distraction...

— Vous ne partirez tout de même pas sans prendre un peu de sec?

Le châtelain se dirigea vers un luxueux petit meuble d'acajou, en sortit une bouteille et deux verres – pas de ces vulgaires gobelets d'étain comme on voyait à la taverne – qu'il déposa

sur son bureau. Puis il servit le whisky pendant que le notaire rangeait minutieusement le contrat dans sa mallette.

— Vive les Patriotes ! lança Ingersoll.

— Vive les Loyalistes ! s'exclama le vieil homme.

Ingersoll parut agacé par la réaction de Gray.

— C'est grâce à eux que vous pouvez acquérir autant de terres à bon prix, expliqua l'homme de loi.

Ingersoll opina lentement du bonnet. Échangeant un sourire entendu, les deux hommes trinquèrent au succès. Puis Gray mit son chapeau de paille, trop grand pour sa figure maigre, empoigna sa mallette et prit congé de son hôte.

Ces derniers temps, Gray se rendait souvent à la ferme des Ingersoll. Il aimait se retrouver dans cet imposant manoir ancestral entouré de plusieurs dépendances et ressentir l'impression de richesse qui s'en dégagait. Nombre de toiles représentant les ancêtres Ingersoll ornaient les murs de la salle à manger, du bureau et du grand salon. Les Ingersoll comptaient dans leur généalogie des inventeurs, de riches marchands, de brillants magistrats, des professeurs d'université et des militaires de haut rang ayant servi durant la guerre de l'Indépendance américaine. Établie au Massachusetts depuis longtemps, la famille Ingersoll avait joui d'une excellente renommée que le notaire avait à présent de la difficulté à maintenir, cependant.

Les Loyalistes vendaient maintenant leur propriété au plus offrant et Thomas Ingersoll en profitait, quitte à s'endetter. Il avait la réputation de flairer les bonnes affaires et ne voulait pas rater la moindre occasion alléchante. Son comportement inquiétait Elizabeth, son épouse, qui cherchait à le freiner dans ses élans de propriétaire insatiable.

Jonathan, palefrenier dans la jeune vingtaine, fit avancer le cheval du notaire, puis aida le vieil homme à monter dans sa voiture. Ingersoll parut sur la galerie :

— Au revoir, monsieur Gray, salua-t-il d'un signe de la main.

Il regarda la voiture du notaire s'éloigner du domaine. Se tournant ensuite vers son employé, il ordonna :

— Selle mon cheval. Je partirai dans une vingtaine de minutes.

Le châtelain rentra et fit un crochet vers la cuisine, espérant y trouver Eleonore, une domestique à la poitrine généreuse qui le faisait loucher et qui satisfaisait ses besoins bien au-delà des plaisirs de la table. Elle était seule. Le dos tourné, la jeune femme, qui avait perçu la présence du maître de la maison, ne réagit pas. Elle continua de hacher des légumes. Ingersoll s'approcha d'Eleonore avec convoitise, comme un renard s'approche de sa proie. Frémissante, la servante déposa son couteau. Ingersoll se frôla contre elle et glissa ses mains entreprenantes le long des hanches un peu rondes, jusqu'à la naissance des seins.

— Pas maintenant, Thomas! murmura-t-elle. Attends à ce soir; Agatha pourrait nous surprendre...

— Tu ne perds rien pour attendre, ma belle, lui susurra Ingersoll dans un petit ricanement de concupiscence.

Il déposa un baiser furtif dans le cou de la servante et sortit de la pièce.

* * *

Dans la chambre de la maîtresse, qui était alitée depuis des mois, Agatha posa le plateau de service sur la petite table en demi-cercle près du mur tapissé. L'automne précédent, Elizabeth Ingersoll était revenue exténuée d'un séjour chez sa sœur atteinte d'une curieuse maladie des poumons. La famille de l'indigente s'entassait dans un petit logement miteux et souffrait

de carences alimentaires. Les nouvelles en provenance de Boston rapportaient que des gens mouraient sans même qu'on puisse les soulager. Thomas avait prévenu sa femme des risques qu'elle encourait, mais celle-ci avait entrepris le voyage malgré tout.

Agatha s'avança vers les portes-fenêtres carrelées qui donnaient sur le balcon. D'un geste sec, elle écarta les tentures pour laisser pénétrer la lumière du jour. Puis elle s'approcha du lit à baldaquin au pied duquel le berceau familial trônait toujours. Au grand dam de son mari qui n'y voyait qu'un caprice, madame Ingersoll n'avait jamais voulu le remiser car il lui rappelait ses plus beaux moments de maternité.

— Je vous apporte une infusion, madame.

— Par cette chaleur accablante ? émit d'une voix faible la malade.

— Cela vous fera du bien, madame. Le thé stimule et vous avez besoin de refaire vos forces. Le docteur Fisher vous a recommandé du repos, mais les boissons chaudes sont aussi bienfaisantes dans votre cas.

— Est-ce que le notaire est déjà parti ? s'enquit la malade.

— Oui. Je l'ai croisé en montant l'escalier.

— Thomas a fait l'acquisition de nouvelles terres, je suppose. Il a pour son dire que ce serait un vrai péché de ne pas saisir toutes les occasions, dit Elizabeth après s'être raclé longuement la gorge. Qu'en pensez-vous, Agatha ?

— Vous en discuterez avec lui, madame, répondit évasivement la domestique.

— Vous êtes toujours aussi sage ; vous refusez de vous compromettre en ne prenant ni la part de l'un ni la part de l'autre.

Puis il y eut un lourd silence qui sembla confirmer la remarque de la châtelaine.

— S'il ne s'agissait que de cela... soupira finalement Elizabeth en fermant les yeux.

Agatha savait pertinemment à quoi sa maîtresse faisait allusion. La nuit, Eleonore quittait souvent la chambre des domestiques, montait à l'étage et se dissimulait sous les couvertures du châtelain jusqu'aux petites heures du matin. D'habitude, le couple Ingersoll occupait la même pièce, mais depuis quelque temps, le maître préférait se retirer dans la chambre voisine. La respiration sifflante de son épouse altérait lourdement son sommeil, prétendait-il.

* * *

Dans le potager, Laura retournait ardemment la terre avec une bêche. Comme ses frères, elle avait l'habitude des gros travaux des champs et se réservait les plus dures besognes. Mais depuis la maladie de sa mère, elle ne s'éloignait pas trop de la maison, à la demande de son père. Elle se redressa et s'essuya le front du revers de la main en poussant un grand soupir. Adossé à un piquet, un sac de jute à ses pieds, un employé de la ferme l'observait, l'œil goguenard et intéressé. Séduit, il détaillait la fine silhouette de la belle paysanne qui s'attaquait avec acharnement au sol durci.

— Qu'est-ce que vous faites ici? s'écria Laura, devinant instinctivement la présence de quelqu'un.

— Gilligan m'a demandé de venir à la grange pour prendre un sac de semences, se défendit le jeune homme en se redressant.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez pour exécuter l'ordre?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais c'était très agréable de vous observer, badina l'employé.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi, répliqua Laura d'un air faussement offusqué.

— Je m'appelle Shawn, lança-t-il en adressant un sourire à la jeune fille. Et vous ?

Laura conserva son air appliqué et tourna le dos à son interlocuteur. Ce dernier ramassa le sac de semences, puis le balança avec aisance sur son épaule.

— Je finirai bien par le savoir, conclut-il à voix haute, avant de s'éloigner vers le champ.

Elle esquissa un sourire de ravissement et attendit un moment avant de se retourner. Le nouvel employé de la ferme la fascinait. Elle aimait son beau visage viril, son regard franc, sa manière de s'adresser à elle, sa tranquille assurance. Plus il s'éloignait, plus elle regrettait sa propre conduite désinvolte. Elle l'avait envoyé paître. Pourtant, Shawn n'avait rien d'un impertinent. Navrée, elle se remit à bouleverser la terre, puis s'arrêta brusquement. Elle fit quelques pas vers la clôture pour y appuyer son outil, s'essuya les mains sur son tablier et rentra à la maison.

Les domestiques préparaient le dîner. Sa sœur Elizabeth pratiquait une suite de Purcell au clavecin. Laura sourit de contentement. Elle souleva la frange de sa jupe et emprunta le long escalier à la rampe ouvragée qui menait à l'étage.

— C'est toi ? balbutia une voix rauque et traînante.

— Oui, maman, me voici, répondit Laura en entrant dans la chambre.

La jeune fille s'avança vers sa mère. Celle-ci paraissait plus amaigrie que la veille, le teint davantage crayeux. Laura s'inquiéta de la respiration difficile de la malade. Elle posa affectueusement sa main rude sur le front blême :

— Vous n'êtes pas fiévreuse aujourd'hui, mère, affirma-t-elle.

— Non, mais je sens que mes forces diminuent, râla la femme alitée.

— Vous devriez prendre l'air. Venez, je vous emmène sur le balcon.

Madame Ingersoll parvint péniblement à se redresser et à s'asseoir sur le bord de son lit. L'haleine fétide de la malade fit se détourner Laura. La jeune fille chaussa sa mère de ses pantoufles et l'aida à se lever. Le dos courbé, Elizabeth Ingersoll progressa lentement vers les portes qui s'ouvraient sur le balcon, passa le seuil et s'allongea sur une chaise de jardin. Sa fille retourna dans la chambre et en ressortit avec un oreiller et *Vénus et Adonis*, un recueil de poèmes de Shakespeare dont elle relisait souvent les plus belles lignes.

— Assois-toi un instant, Laura, dit la malade.

La jeune fille se rendit à la demande de sa mère.

— Ton père m'inquiète, révéla Elizabeth d'un air contrarié. Il est très vorace dans ses transactions et je ne vois pas quand il va s'arrêter. Il se prétend patriote mais, au fond, c'est l'argent et la puissance qui le dominent.

— J'ai bien peur que vous ayez raison, mère. Mais ni vous ni moi ne pouvons contrecarrer ses plans ambitieux. C'est un Ingersoll, ne l'oubliez pas...

— C'est à peine s'il vient me saluer une fois par jour. C'est inconcevable ! Nous nous aimions tant...

Laura baissa la tête comme pour fuir le regard accablé de sa mère. Ayant repris son souffle, la malade poursuivit :

— Toi, au moins, tu réprouves son comportement. Mais tes frères, eux, semblent s'en réjouir ; ils n'ont aucune idée des risques qu'il encoure. Quant à Elizabeth, avec sa musique et ses livres, elle semble transportée dans un autre monde.

La malade fut soudainement prise d'une quinte de toux au terme de laquelle elle éprouva le besoin de cracher. Laura se précipita dans la chambre. Elle en revint avec un mouchoir et un petit gobelet d'eau, le visage compatissant :

— Maintenant, si vous le permettez, mère, je vais retourner au potager, s'excusa Laura.

Les yeux embués, elle descendit l'escalier et se dirigea vers le grand salon où les riches tentures de velours étouffaient la musique de Purcell.

— Tu joues admirablement bien, Elizabeth.

— J'aimerais tant que notre mère puisse m'entendre, se désola la musicienne. J'ai hâte qu'elle se rétablisse et qu'elle reprenne ses activités.

— Notre mère a une santé fragile, mais il n'y a rien à craindre ; le docteur Fisher la visite régulièrement, tenta Laura sans conviction. Après ta pratique, tu viendras me rejoindre au potager, d'accord ? ajouta-t-elle avant de sortir de la pièce.

Avant de retourner à l'extérieur, la fille aînée des Ingersoll s'assura que les préparatifs du dîner se poursuivaient et que les domestiques n'avaient pas oublié de faire la lessive et le ménage dans les chambres.

* * *

Dans une atmosphère embrumée, sous la lumière blafarde de la taverne de Great Barrington, s'entrechoquaient des bocks de bière bien remplis. La veuve Wilkinson, une femme corpulente au nez fort et à la croupe saillante, venait de servir une autre tournée offerte par Ingersoll. La tenancière était appréciée des clients pour son sans-gêne et ses propos graveleux. Autour d'une table, on discutait ferme de politique, des tensions qui subsistaient avec l'Angleterre. Debout, on s'animait, les uns haussant le ton, parfois jusqu'à s'injurier en brandissant le poing, puis se rassoyant peu après, sous l'autorité d'un simple

geste de la main d'Ingersoll ou à la suite d'une légère inflexion de sa voix.

Thomas Ingersoll adorait pinter avec ses amis, surtout depuis que la maladie de sa femme l'empêchait de donner des bals au domaine. En leur compagnie, il se sentait respecté, admiré. Il n'avait pas à se soucier de leur approbation. On écoutait l'homme au verbe facile, aux idées libérales et, surtout, d'une grande générosité. On le savait riche et indépendant de fortune, et on connaissait sa soif insatiable d'acquisition de terres qu'il revendrait au plus offrant, éventuellement. Au manoir, Gilligan, un robuste gaillard dans la quarantaine, veillait à ses intérêts, fidèle et dévoué intendant. D'ailleurs, il le payait grassement et cela en valait la peine puisqu'il bénéficiait d'une rassurante tranquillité d'esprit.

Au fond de la salle, un individu déguenillé, une loque à la barbe et aux cheveux hirsutes, buvait de grandes lampées de houblon et roulait constamment des regards suspects vers la table de Thomas Ingersoll. À ses côtés, une femme aux lèvres pulpeuses tentait vainement de le distraire. Brusquement, le loustic se leva de son tabouret, bière en main. De sa démarche chancelante, il s'approcha :

— Tu n'auras pas mes terres, Ingersoll ! jeta-t-il, l'écume à la bouche. Elles iront à n'importe qui, sauf à toi !

— Comme ça, tu as décidé de te départir de tes terres, Pennington ? le taquina Ingersoll, préférant le ton plaisantin à la rebuffade.

— Avant longtemps, je vais quitter ce foutu pays, c'est décidé ! zézaya l'homme d'un air dévasté.

La mine acrimonieuse, l'individu retourna laborieusement à sa place.

— Encore un autre qui s'en va, murmura Ingersoll à ses compagnons.

— Ce n'est pas dans ton intérêt de l'en dissuader, exprima l'un d'eux en ricanant.

— Certainement pas, approuva Ingersoll. Il a perdu sa scierie et son moulin à farine, il ne lui reste que sa maison et ses terres. Il finira bien par trouver preneur... railla-t-il.

Puis, sur un ton de confiance, Ingersoll rappela à ses camarades l'implication de Morley Pennington dans le Boston Tea Party. En effet, l'ardent défenseur des colons avait participé en 1773 – une vingtaine d'années plus tôt – à la révolte contre le Parlement britannique. Le roi George voulait alors augmenter substantiellement les taxes sur l'importation de thé dans ses treize colonies. Une soixantaine de Bostonnais déguisés en Mohawks, parmi lesquels Pennington, étaient montés à bord de navires de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Les mutins, appelés Fils de la liberté, ouvrirent les tonneaux et jetèrent les ballots de thé par-dessus bord. En représailles, le gouvernement britannique répliqua en fermant le port de Boston. Les autorités soupçonnèrent Pennington d'avoir participé à l'insurrection. Quand des soldats anglais vinrent occuper sa maison, l'insurgé prit le large vers Great Barrington. Débrouillard, il réussit à se tirer d'affaire en exploitant une scierie et un moulin à farine et, peu à peu, il fit l'acquisition de terres boisées. Mais la récession qui avait suivi l'Indépendance américaine le forçait maintenant à fuir les États-Unis et à se ranger, contre son gré, du côté des Loyalistes.

En racontant cette triste histoire, Ingersoll se croyait invulnérable, à l'abri de tous les soubresauts économiques. Ses compagnons l'écoutaient avec une grande attention. Seule la tenancière aurait pu atténuer la justesse de ses propos. Mais pas un client de la taverne n'osait émettre l'ombre d'un doute sur la solidité de ses finances personnelles.

Peu après, Ingersoll en eut assez de l'ambiance glauque de la place et des ivrognes agglutinés à sa table qui espéraient se faire payer la prochaine tournée. Il se leva, les salua cordialement et jeta un regard distrait sur Pennington. Le pauvre homme

semblait cuver son whisky, sa tête en broussaille appuyée sur ses bras croisés. Ingersoll salua ses compagnons et sourit à madame Wilkinson avant de passer la porte. Celle-ci lui renvoya son sourire en souhaitant en son for intérieur revoir bientôt son client.

En partant de la taverne, Ingersoll s'arrêtait parfois chez le marchand général pour effectuer quelques achats ou pour cueillir son courrier, ou encore s'attardait chez le forgeron à qui il confiait son cheval lors de ses promenades au village. Cette journée-là, à cause de la température écrasante, les lourdes portes de la boutique s'ouvraient sur la rue. Ingersoll entra et s'immobilisa loin de la chaleur et du bruit assourdissant. Un moment, il observa l'artisan qui frappait inlassablement avec le marteau sur une pièce de fer pour la façonner et les gerbes d'étincelles qui jaillissaient à chaque coup. Lorsque l'homme à la mine débonnaire se retourna pour apprécier son travail à la lumière du jour, il aperçut son visiteur :

— Ah, c'est toi, Thomas ! s'exclama-t-il, s'essuyant le front avec un linge qu'il lança sur l'établi. Comment va Elizabeth ? s'enquit-il, le souffle court.

— Elle suffoque, un peu comme toi, avec la toux en plus... Je lui ai déjà offert d'aller en convalescence dans une maison de repos sur la côte, mais elle s'obstine à demeurer au manoir.

— Pauvre femme, avec sa marmaille ! Heureusement que Laura et les domestiques sont là !

— Tu ne pourrais pas dire plus juste, Dalton, approuva Ingersoll, l'air coquin.

Il s'avança près de l'âtre. L'artisan déposa son marteau et s'empressa de l'instruire de ce qu'il avait entendu d'un client, le matin même :

— Sais-tu que Pennington parle de vendre, Thomas ? Mais j'espère que tu vas passer ton tour, recommanda le gros homme à la figure rougie par la flamme.

— Je viens de le rencontrer à la taverne ; il a l'air démoralisé.

— Remarque bien ce que je te dis, Thomas : Pennington pourrait t'en vouloir si jamais tu lui achetais ses propriétés. Il peut être rancunier.

— Je n'ai pas l'intention de le voler, se défendit Ingersoll.

— Il faut croire que l'homme est sérieux puisqu'il m'a apporté sa charrette pas plus tard qu'hier. Elle est dans l'appendis avec les voitures à réparer. Je dois la convertir en chariot bâché, une sorte de chariot à larges roues qu'il fera recouvrir d'une toile de coton ou de chanvre blanc, comme ceux qui sont utilisés par les grands voyageurs.

Les révélations de Dalton confirmaient les propos de Pennington. Le gros homme lui narra ce qui s'était produit après la vente du moulin à farine et lui réitéra ses conseils. Même si la transaction, conclue à un prix dérisoire, avait été honnête, celui qui s'était porté acquéreur du commerce le regrettait amèrement. Quand il avait pris possession du moulin, le nouveau propriétaire s'était aperçu que tout avait été saccagé, qu'on avait saboté le fonctionnement du système d'engrenage des roues dentées. La meunerie était inopérante.

Dalton était le seul à exercer une certaine influence sur le seigneur du manoir. Parfois, le vieux forgeron lui prodiguait ses conseils en ajoutant : « Tu feras ce que tu voudras, Thomas ; je sais que tu as la tête plus dure que l'enclume, mais... » Et, chaque fois, Ingersoll pesait le pour et le contre avant de prendre une décision.

Pendant la conversation des deux hommes, le morceau de métal avait refroidi. De sa grosse main, l'artisan activa la flamme de sa forge en actionnant la chaîne du soufflet. De l'autre, il s'apprêtait à chauffer au rouge la pièce avec une tenaille.

— Tu m'excuseras, Thomas, mais j'ai un travail à finir avant la fin de l'après-midi.

— Alors, à bientôt, Dalton !

Ingersoll sortit de la boutique de forge et se dirigea vers l'appentis. Il reconnut la charrette de Pennington qui avait déjà subi certaines transformations et alla récupérer sa monture dans une des stalles du forgeron.

* * *

Au manoir, les garçons étaient revenus des champs et s'étaient attablés avec leur sœur Elizabeth dans la salle à manger. Laura s'était jointe à sa sœur et à ses frères après s'être lavé les mains et le visage. Tous attendaient l'arrivée du maître de la maison pour le début du service. Les affamés s'impatientaient devant leur assiette vide.

— Charles n'a pas fait grand-chose de la journée, claironna Mike en assénant à son frère une bourrade sur l'épaule.

— Toi, tu fais semblant de travailler, reparti Charles.

— Ça suffit, les garçons ! intervint Laura. Charles, change de place avec Paul, exigea-t-elle. Tenez-vous tranquilles, sinon je vous envoie faire le train avec les hommes engagés.

L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Même si Laura avait habituellement la main haute sur ses frères, Charles, avec ses cheveux roux, était le souffre-douleur préféré. C'était encore pire depuis que leur mère était malade. De toute manière, en temps normal, Elizabeth Ingersoll avait peu d'ascendant sur sa progéniture et s'en remettait à Laura, son aînée, qui aurait bientôt dix-neuf ans. Et il fallait bien que quelqu'un se charge de la maisonnée pendant les fréquentes absences d'Ingersoll.

— Le voilà ! cria Jeffrey. J'ai entendu le trot de son cheval.

— Ce n'est pas nécessaire de crier, intervint Laura. Si ça continue, vous allez vous passer de souper. Prenez donc exemple sur David.

Quelques minutes plus tard, Ingersoll s'assit et chiffonna une serviette de table à son cou. Laura ordonna que les plats soient servis.

Les repas étaient généralement peu animés. Par sa seule présence, Ingersoll imposait une sorte de mutisme où le cliquetis des ustensiles couvrait le murmure des voix. Assis à un bout de la table, l'air froid et distant, le maître des lieux gardait généralement le silence, les yeux sur son assiette. Il ne détournait le regard que pour suivre le pas gracieux d'Eleonore et détailler avec désir le galbe de ses seins. Depuis que son épouse était malade, plus souvent qu'autrement, le seigneur ne s'adressait aux siens que par l'intermédiaire de Laura. C'est à elle qu'il s'informait de la bonne marche de la maisonnée, et il ne se souciait que très peu des doléances de ses enfants. Si, par mégarde, un de ceux-ci s'agitait à table, il était vite rabroué par un geste d'impatience de son père, auquel cas Laura intervenait pour rétablir le silence.

Après le souper, trois des garçons retournèrent à l'extérieur. Suivis par Rover, le chien de la ferme, David, Mike et Jeffrey se rendirent à l'étable pour voir les jeunes veaux du printemps. Ils en profiteraient aussi pour bavarder avec Shawn et faire plus ample connaissance. Paul, plus intellectuel, s'assit sur la galerie et s'absorba dans un livre qu'il avait tiré de la bibliothèque en quittant la salle à manger. Quant à Charles, exténué par les labeurs de la journée, il s'isola dans sa chambre pour rêvasser dans son lit, les mains jointes sous la nuque, les yeux mi-clos.

Vers vingt heures, la porte moustiquaire battit trois fois avec fracas. Les garçons venaient de faire leur entrée. Laura et Elizabeth posèrent leur tricot et se levèrent de leur chaise berçante. Avant d'emprunter le grand escalier, Laura remarqua la faible lueur qui émanait sous la porte du bureau. Elle prêta l'oreille. L'intendant Gilligan devait s'entretenir avec son père des travaux de la journée. Les domestiques avaient certainement regagné leur chambre au rez-de-chaussée. Elle monta. Retirés dans leur chambre, les garçons se préparaient pour la nuit.

Laura frappa à chacune des portes et veilla à ce que personne n'oublie de souhaiter une bonne nuit à leur mère. «Je te conseille de te retenir de l'embrasser. Le mal dont souffre notre mère est peut-être sournois ; il y a assez d'une malade dans la maison», prévint-elle chacun d'entre eux.

Un peu plus tard, Gilligan sortit et regagna l'habitation des employés de la ferme. Ingersoll verrouilla les portes et s'approcha ensuite de la chambre des domestiques. De sa grosse jointure, il tambourina quelques faibles coups sur le chambranle puis il gravit l'imposant escalier qui menait à l'étage. Avant de s'enfermer dans la pièce qu'il occupait depuis la maladie de sa femme, il entrouvrit la porte de la chambre de son épouse et la referma presque aussitôt : Elizabeth dormait, le visage hâve, la tête enfoncée dans des oreillers moelleux. Elle semblait s'être apaisée, épuisée par sa laborieuse respiration. Il se retira dans sa chambre et laissa la porte entrebâillée.

Peu après, encore vêtue de ses vêtements de servante, Eleonore se retrouva au premier étage. Comme la sentinelle qui fait sa ronde, elle longea le passage, hésita un court moment en se mordillant les lèvres, passa devant la chambre de madame Ingersoll et devant celle de Laura, puis s'engouffra dans la chambre du châtelain.

Couchée dans la pièce voisine, Laura se surprit à penser au jeune Shawn qui l'avait abordée en matinée. Le visage de l'étranger lui revenait avec insistance. Le jeune homme était plus charmant que le palefrenier Jonathan, quelquefois éconduit pour ses manières trop entreprenantes. Effarouchée par la présence inopinée de Shawn, elle avait eu peine à reprendre contenance. Ses yeux couleur bronze fermés, elle souriait dans l'ombre de la nuit. Personne ne pouvait la surprendre à cette heure dans le retrait et la solitude de sa chambre. Aussi se plaisait-elle à imaginer sa prochaine rencontre avec Shawn, l'échange de leur premier sourire, peut-être. Encore faudrait-il qu'elle ne le renvoie pas cavalièrement comme une malapprise. Shawn avait démontré un peu

d'audace, certes, mais l'amour ne comportait-il pas quelque chose d'un peu audacieux ?

De petits gloussements la tirèrent soudainement de sa rêverie. Elle écarquilla les yeux dans la noirceur. Peu après, elle entendit de faibles gémissements répétés. Non, cela ne pouvait provenir de la chambre de sa mère ! Elle ne demandait que rarement la nuit. Parfois on lui apportait une autre aiguière d'eau fraîche pour humecter sa gorge sèche, mais elle ne voulait pas déranger. « Vous avez assez de vous occuper de moi le jour sans devoir le faire la nuit en plus », disait-elle.

Laura faillit frapper délicatement sur la cloison mitoyenne, mais elle se ravisa. S'ensuivirent des soubresauts de jouissance dont les effusions lui déplurent. Elle ne savait plus quoi penser. La gentille Eleonore se soumettait-elle encore aux désirs de son père ? Elle eut honte. Une fois, Laura avait bondi dans le couloir et s'était présentée à la porte de la chambre de son père. « Père, j'ai craint qu'il vous soit arrivé quelque chose », avait-elle menti. Tenant la porte de sa chambre entrouverte, Ingersoll avait rétorqué qu'il était en bonne santé, que rien n'avait entravé son sommeil et qu'elle pouvait se recoucher sans inquiétude.

* * *

Le lendemain matin, complètement ragaillardi, le maître de la maison se fit servir à déjeuner par Agatha avant que sa horde d'enfants n'envahisse la salle à manger. Sous sa recommandation, Eleonore se remettait de sa nuit et bénéficiait d'une grasse matinée. Cela attisait d'ailleurs singulièrement la jalousie d'Agatha. Ingersoll semblait apprécier sa présence et toute la besogne qu'elle abattait, mais la traitait pour ce qu'elle était : rien de plus qu'une simple servante. Parfois, elle se souvenait avec amertume du repas qu'elle avait préparé lors de la visite du notaire Gray et de son épouse. Moins bonne cuisinière qu'elle, Eleonore avait collaboré aux préparatifs, se soumettant aux suggestions de sa compagne, plus expérimentée. Et, à la fin de la réception, le châtelain ravi avait fait l'éloge d'Eleonore devant les convives.

Ingersoll savourait ce moment d'accalmie. En quelque sorte, il appréciait la vie de famille au manoir, mais ne s'impliquait que rarement dans l'éducation des enfants. Depuis longtemps, il avait réalisé que la vie de couple ne l'intéressait pas. Ce qu'il aimait, c'était régenter, donner des ordres, prendre des décisions. Montrer qu'il était le maître du manoir, s'imposer à tous ses sujets. Ce matin-là, il avait décidé de se rendre de bonne heure chez Morley Pennington. Le ciel était clément et l'humidité plus supportable que la veille. Il fit atteler sa monture et chevaucha sur la route qui le mènerait dans un rang, de l'autre côté du village. L'homme serait probablement à la maison, et plus disposé à s'entretenir d'affaires que la veille au soir.

Pennington habitait une grande maison à étages perchée au sommet d'une colline, sur les hautes terres de Great Barrington. Le toit percé de trois cheminées et les volets verts découpaient agréablement le blanc des murs aux lambris de bois. Une large galerie enserrait la construction sur deux de ses faces. Propriétaire d'une scierie, Pennington avait fait construire sa résidence avec les meilleurs matériaux. À cette époque, il avait les moyens de bâtir bien mieux qu'une habitation rudimentaire, qu'un carré de bois équarri à la hache posé sur des fondations de pierre, comme le faisaient nombre de colons peu fortunés. Après le manoir, la maison de Pennington était considérée comme la plus spacieuse et la plus jolie, plus belle encore que celle du notaire Gray ou celle du docteur Fisher. À bien y penser, peut-être Elizabeth consentirait-elle à s'exposer à l'air bienfaisant de la colline ?...

Le châtelain descendit de cheval et attacha sa monture à la rambarde de la galerie. Il tapota la croupe de l'animal et s'apprêtait à poser le pied sur la première marche de l'escalier lorsqu'une petite femme maigre arborant un ventre étonnamment gonflé sortit. Brandissant un mousquet, Rosa Pennington s'avança, le regard hargneux :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici, Ingersoll ? Retournez chez vous ! intima-t-elle.

— Je désire parler à votre mari, madame Pennington, bafouilla Ingersoll.

— Morley ne veut voir personne. Vous pouvez partir, rétorqua sèchement la femme, maintenant son arme dans la direction du visiteur.

— Permettez-moi d'insister, madame, car c'est dans l'intérêt de votre mari. Hier, je l'ai rencontré à la taverne et il m'a semblé très abattu.

Elle s'enquit, soudain plus conciliante :

— Que lui voulez-vous exactement ?

— Je n'ai pas l'habitude de négocier avec les femmes.

— Vous me paraissez très sûr de vous pour quelqu'un qui est tenu à la pointe du fusil.

— Je sais que vous ne ferez pas feu sur moi, brava le châtelain.

Rosa Pennington troqua sa mine belliqueuse contre un sourire mi-figue, mi-raisin, et abaissa son arme. D'un signe de tête, elle invita son visiteur à la suivre.

Installé devant des papiers épars, le corps ployé au-dessus de la table, les cheveux ébouriffés et le visage mal rasé, l'homme paraissait dans un état d'effarement plus grave que la veille.

— Assois-toi, Ingersoll. Je t'attendais, balbutia l'hôte.

— Madame Pennington aussi, je crois... ironisa le châtelain.

— Rosa, sers-nous à boire, zozota Pennington derrière ses dents proéminentes.

La femme rangea son arme dans un placard près de l'entrée, prit deux petits gobelets de fer-blanc renversés sur une tablette près du poêle et apporta une bouteille de rhum. Elle servit les hommes et se retira discrètement dans la pièce attenante.

— Je sais que tu as de sérieuses difficultés financières, Morley, et que tu songes à quitter Great Barrington, exposa Ingersoll.

— Qui t'a appris cela ? s'informa Pennington, surpris.

— Toi-même, hier, à la taverne ; tu ne t'en souviens pas ? Tu m'as même dit que je serais le dernier à mettre la main sur tes terres, lui rappela le châtelain.

L'ancien propriétaire des moulins eut un regard évasif. Accoudé à la table, Ingersoll s'approcha de lui, comme pour lui parler secrètement, et enchaîna :

— Écoute, Morley, tu es pris à la gorge, tu dois vendre et je suis le seul à pouvoir acheter tes terres. Il va falloir que tu te fasses à l'idée. Je suis ton acheteur. Je t'offre...

— Dehors, Ingersoll ! Jamais de ta chienne de vie ! brama Pennington, balayant sans retenue toute la paperasse qui jonchait la table.

Rosa Pennington fit irruption dans la cuisine.

— Allez-vous-en, profiteur ! s'écria-t-elle. Vous n'avez pas compris ? Sortez d'ici !

— Très bien, madame, répartit Ingersoll, les yeux brillants de colère.

Sans protester, avant que la dame ne ressorte son mousquet, le visiteur s'empressa de quitter la maison et de déguerpir.

* * *

Durant les deux jours qui suivirent, le châtelain ne retourna pas à la taverne. Il appréhendait une rencontre désagréable avec Pennington. Il ne se présenta pas non plus à la boutique de forge pour faire part à Dalton de ses démarches infructueuses auprès du propriétaire hostile. Sans doute, l'homme sage lui aurait-il conseillé de lâcher prise car il avait affaire à un redoutable adversaire.

Chose inhabituelle, le châtelain s'était rendu dans ses champs pour voir la progression des semailles. Auparavant, il était passé par la cuisine pour prendre une poignée de noix et quelques galettes nourrissantes qu'il avait enfouies dans la sacoche sur son cheval crème.

— Tiens, de la belle visite ! s'écria Gilligan en voyant approcher Ingersoll. On vous voit rarement sur vos terres, Thomas, dit le grand gaillard au visage buriné.

— C'est un reproche ? demanda le seigneur toujours en selle.

— Une simple constatation, répondit l'intendant.

Ingersoll leva les yeux et observa au loin ses fils David, les jumeaux Mike et Jeffrey, et quelques employés de la ferme, dont Shawn, le nouvel engagé. Il avait croisé Elizabeth et Laura qui piochaient dans le potager alors que Paul soignait les animaux de la basse-cour et les cochons.

— Tu as prévenu Shawn de ne pas rôder près du manoir ? s'enquit le châtelain.

— Comme je l'ai fait pour les autres, Thomas. Que par nécessité, affirma l'intendant.

— Charles n'est pas là ?

— Il est le moins persévérant de vos fils, Thomas. Je crois qu'il s'est retiré à l'ombre.

— C'est bien le fils de sa mère, marmonna Ingersoll.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien, je me faisais simplement une réflexion. Salut, Gilligan. À ce soir !

— À ce soir !

Le maître des lieux enfonça son chapeau, éperonna sa monture et entreprit une longue galopade à travers ses

pâturages jusqu'à ce qu'il repère le bétail. Là, il prit plaisir, après avoir mis pied à terre, à observer ses bêtes brouter l'herbe fraîche du printemps. Il repartit, s'immobilisa à la lisière de la forêt pour manger un peu. Des moineaux pépièrent. Un raton laveur disparut dans les broussailles du sous-bois. Après, comme il lui arrivait quelquefois, il s'évada plus loin, s'arrêta pour s'abreuver aux abords des ruisseaux qui sillonnaient sa vaste propriété, les traversa, et se rendit aux confins de ses terres pour ne revenir qu'au coucher du soleil.

Au retour de sa longue escapade, Ingersoll rentra au manoir, l'air dubitatif. Il avait cru reconnaître la voiture stationnée devant la maison. Sa fille aînée l'attendait près de la porte, un air de reproche sur le visage.

— Je vous espérais plus tôt, père. Vous n'avez pas embrassé maman aujourd'hui. On a dû souper sans vous, et les enfants sont montés pour la nuit. Gilligan a dit qu'il vous verrait demain, et une visiteuse vous attend dans votre bureau. En plus, à l'heure qu'il est, vous devez avoir horriblement faim, débita Laura d'une seule traite.

— La dame dans mon bureau, c'est madame Pennington ? s'informa Ingersoll.

— Oui, dit Laura, laconique.

Il tendit son chapeau à sa fille, avant de se diriger vers la pièce où il avait l'habitude de traiter ses affaires.

Le dos tourné, la dame était assise, le corps droit et immobile. Ingersoll s'avança :

— Que me vaut l'honneur de votre visite, madame Pennington ? salua-t-il en empruntant un ton un peu mordant.

— J'aimerais entendre votre proposition d'achat. Si vous consentez à deviser avec une femme, bien sûr...

— C'est votre mari qui vous envoie ?

— Je suis venue de mon propre chef. Morley n'est pas dans un état pour négocier. Par les temps qui courent, mon mari subit des déboires qu'il a beaucoup de difficulté à surmonter. Il s'est départi de son moulin à farine, de son moulin à scie, et maintenant, il lui faut envisager la vente de ce qui lui reste, se désola-t-elle.

— Je constate que vous êtes dans de meilleures dispositions aujourd'hui, madame Pennington. Je suis prêt à vous faire une offre raisonnable pour l'achat de vos terres, de votre maison, de vos bâtiments et de tout ce qu'ils abritent, annonça Ingersoll après avoir pris place à son secrétaire.

— Je vous écoute, monsieur Ingersoll, se disposa-t-elle.

Le châtelain griffonna quelques chiffres sur une feuille.

— Seulement ça ? Pour une acre de terre ? C'est nettement insuffisant ! s'offusqua la visiteuse. Morley n'acceptera jamais une somme aussi ridicule !

— Dans les circonstances, madame, vous ne trouverez guère mieux. La valeur des propriétés a considérablement diminué ; ce sont les lois du marché. Au début de la Révolution, il y en a même qui ont quitté les colonies sans un sou de compensation. Beaucoup de nos compatriotes ont déjà déserté le pays et c'est exactement ce que vous vous apprêtez à faire, n'est-ce pas, madame Pennington ?

— Comment osez-vous être aussi arrogant, Ingersoll ?

— Je crois, madame, que nous n'avons plus rien à nous dire ! lança l'homme d'affaires.

Sur ces paroles, Rosa Pennington se leva brusquement et amorça un mouvement vers la porte. Avant qu'elle n'en franchisse le pas, Thomas Ingersoll ajouta, d'une voix grave et percutante :

— J'attends votre mari demain à onze heures. Le notaire Gray sera ici.

La poignée de noix et les quelques galettes n'avaient pas suffi à apaiser sa faim. Ingersoll passa à la cuisine. Agatha s'était déjà retirée dans la chambre des domestiques. Eleonore attendait le maître ; elle lui avait préparé une assiette digne d'un roi. Elle espérait qu'il ne lui soit rien arrivé. Mais il était là, près d'elle et à elle seule. Elizabeth ne tiendrait plus longtemps, peut-être. Le docteur était venu encore aujourd'hui ; il semblait impuissant à contrer l'effet de la maladie. Dieu permettrait-il qu'une humble servante soit enfin délivrée de cette hypocrisie qui la conduisait jusque dans une chambre interdite, près de celle d'une épouse résignée et malade ? Mais en attendant, elle rêvait du jour où Thomas l'emmènerait sur son cheval crème, elle, son amante, loin du manoir, de ses filles et de ses fils. L'aimait-il au point d'en faire sa nouvelle châtelaine ? Une autre domestique la remplacerait sûrement aux côtés de la laide Agatha, l'envieuse qui soupirait auprès du maître qui ne lui avait jamais demandé de lui accorder ses faveurs.

Frémissante, Eleonore aurait attendu encore des heures pour voir Thomas, pour sentir les mains fermes de cet homme sur sa poitrine. À présent, il était là, assis devant une assiette, à savourer un plat avant de se délecter de ses charmes. Elle s'approcha derrière l'homme, posa ses mains sur les larges épaules, se pencha pour respirer le musc de la peau de son maître, odeur enivrante de ses nuits qui la ferait s'enrouler autour de lui jusqu'au lever du jour.

* * *

Il était tôt le lendemain matin lorsque David fut chargé de se rendre chez le notaire à Great Barrington. Le plus âgé des fils Ingersoll revint rapidement au manoir avec la satisfaction d'avoir accompli une importante mission. Il avait poussé son cheval impétueux à ses limites. Son père l'attendait dans son bureau :

— Et alors ? s'informa-t-il, voyant que David était fier de rapporter la réponse de l'homme de loi.

— Il sera là un peu avant l'heure, père. Vous préparez une transaction importante? demanda le jeune homme tout bonnement.

— Cela ne te concerne en rien, mon fils! répondit Ingersoll sur un ton cassant. Il s'agit d'une affaire entre hommes. Tu peux aller aux champs; Gilligan a de l'ouvrage pour toi.

Sans rouspéter, le jeune homme inclina la tête et se retira respectueusement de la pièce.

Peu avant onze heures, la voiture de Gray s'immobilisa devant le manoir. Le petit notaire avait revêtu un complet sombre et une chemise blanche agrémentée d'un nœud papillon noir ficelant orgueilleusement un collet monté. L'air un peu maussade, mallette au poing, le vieil homme descendit de voiture en se plaignant de ses courbatures. Il confia son cheval à Jonathan, le palefrenier.

— Si vous me disiez ce qui vous arrive ce matin, Thomas... lança l'homme de loi, intrigué et un peu sur les épines.

— D'abord, assoyez-vous, Markus. Pour tout vous dire, je ne sais pas exactement encore...

— Vous vous payez ma tête, Thomas! s'indigna le visiteur de sa voix menue. J'ai dû annuler un rendez-vous à la dernière minute pour venir ici, s'offusqua-t-il.

— Vous serez récompensé, certifia Ingersoll.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète, Thomas. Vous concoctez encore quelque passe facile, reprocha le notaire.

Le châtelain expliqua ce qui l'avait conduit à cette rencontre éventuelle avec Pennington et le peu de temps dont il disposait pour la préparer. Nerveusement, le notaire chausa son lorgnon sur le bout de son nez et se mit à la tâche de rédiger un acte de vente.

À la fin de l'avant-midi, Pennington n'était toujours pas là. Le notaire s'impatientait et Ingersoll essayait de dissimuler son inquiétude grandissante. Pour faire diversion, il se rendit à la cuisine prévenir les servantes que le notaire resterait à dîner.

— Vous êtes certain, Thomas, que Pennington finira par se montrer?... s'enquit le notaire Gray auprès d'Ingersoll au retour de celui-ci.

— Tout à fait, Markus, rassurez-vous. Mon flair me trompe rarement. Morley Pennington ne laissera pas filer une telle occasion. Il sait que je suis le seul parmi ceux qui convoitent ses terres à pouvoir les payer.

— À un coût tellement dérisoire, Thomas... murmura le notaire.

Quelqu'un cogna faiblement à la porte du bureau.

— Monsieur Pennington est là, père, annonça Laura. J'imagine que vous l'attendiez ?

— En effet, nous l'attendions, maître Gray et moi, se réjouit Ingersoll.

Laura tourna les talons et revint quelques instants plus tard avec le curieux personnage à la mine renfrognée. Les cheveux et la barbe en friche, Pennington avait tout de même revêtu une chemise à carreaux d'un aspect présentable, mais son pantalon sale et défraîchi et ses bottes éculées s'étaient fortement empoussiérés. Il remit son chapeau à Laura et s'engouffra dans la pièce :

— Asseyez-vous, Pennington. Maître Gray a préparé le contrat dont il vous fera la lecture, annonça solennellement Ingersoll.

— Je vous écoute, maître Gray, dit le nouveau venu sur un ton résigné avant de grogner quelques jurons.

Le notaire replaça une mèche de cheveux sur son crâne à moitié dégarni et, de sa voix grêle, entreprit de lire le texte de l'entente.

— Il ne manque que votre griffe, monsieur Pennington, assura Gray en tendant la plume au visiteur.

Visiblement, Pennington désirait en finir au plus vite. Le visage rageur, il apposa sa signature au bas du document et quitta promptement les lieux.

Quelques jours plus tard, l'argent de la transaction avait été déposé dans le compte de Pennington à la banque de Great Barrington. On ne revit plus le sinistre individu à la taverne. La limace avait récupéré sa charrette adaptée aux longs voyages à l'atelier du forgeron. Au village, la rumeur de l'exil de l'ancien propriétaire des moulins se répandit comme une traînée de poudre. Les villageois ne s'étonnèrent donc pas du passage de l'homme conduisant une énorme charrette bâchée tractée par deux gros percherons, bondée de meubles, d'outils et d'articles ménagers de toutes sortes. Aussi, on avait remarqué que, derrière le chariot surchargé, un cheval sellé suivait d'un pas lent le chariot de ceux qui avaient choisi l'exil.

* * *

Il faisait nuit. La lune éclairait faiblement la campagne endormie. Au manoir, le châtelain reposait auprès d'Eleonore, ses désirs complètement assouvis. Dans sa chambre, Elizabeth ne dormait pas. Elle cherchait son souffle et crachait des filets de sang dans son mouchoir de soie. Au loin, à l'orée de la forêt, des loups poussaient des hurlements à fendre l'âme. Plus près, dans la cour, quand Rover se mit à aboyer, des matous cessèrent de se chamailler. Alertés par le bruissement de pas dans l'herbe près de la grange, les chevaux aux aguets remuaient nerveusement.

Dans la maison des employés de la ferme, Shawn se retournait dans son lit. Incapable de se rendormir, il se leva et s'avança près de la fenêtre pour contempler la majestueuse résidence où

habitait la fille du maître des lieux. Il soupira. Tristement, il détourna les yeux dans la pénombre, vers les bâtiments isolés du manoir. Soudain, il aperçut des flammes qui léchaient les portes de la grange et crut entrevoir un homme qui s'enfuyait avec lourdeur. Vivement, Shawn revêtit sa chemise et ses culottes à bretelles, dévala pieds nus l'escalier et bondit en catastrophe à l'extérieur de la maison. Il se dirigea au coin de la grange où trônaient des tonneaux en lattes de frêne servant à recueillir l'eau de pluie. Avec empressement, il empoigna la chaudière suspendue au mur, la remplit aux trois quarts et courut vers la façade du bâtiment en feu.

Sur les entrefaites, Gilligan et d'autres employés de la ferme sortirent dans la cour. Au manoir, Agatha, réveillée par toute l'agitation des hommes et l'affolement des chevaux, regardait par la fenêtre de la chambre des domestiques ce qui se déroulait près des bâtiments. Elle décida de monter au premier étage. Elle songea à aller prévenir Ingersoll, mais se ravisa. Dans l'énervement, elle entra sans avoir frappé dans la chambre de Laura en s'écriant : « Au feu ! » Les portes des grands s'ouvrirent avec fracas, de même que celle du châtelain qui apparut dans le passage, l'air hébété et à moitié habillé.

On était parvenu à éteindre l'élément destructeur. Gilligan tentait d'évaluer les dégâts. Les portes endommagées nécessiteraient des réparations, certes, mais cela ne prendrait pas beaucoup de temps.

— Comment est-ce arrivé ? demanda Ingersoll en accourant vers la grange.

— Quelqu'un a mis le feu. N'eût été de l'intervention de Shawn, la grange entière et les chevaux auraient brûlé, déclara Gilligan. Il a même vu le malfaiteur déguerpir.

Ingersoll s'approcha de son jeune employé, que tout le monde regardait à présent :

— Serais-tu en mesure de me décrire la canaille qui se sauvait, Shawn ?

— Honnêtement, monsieur Ingersoll, j'ai vu une masse informe s'éloigner vers la route, mais sans plus. Dès demain, si vous le voulez, je pourrai remettre les portes en bon état.

Sans prendre le temps de remercier le jeune homme, Ingersoll enjoignit à tous de retourner se coucher. Gilligan et Jonathan se chargèrent de rassurer les chevaux. Bientôt, il ne resta plus que Laura dont les yeux ne se détachèrent pas de Shawn jusqu'à ce qu'il referme la porte de la maison des employés.

Le châtelain alluma une bougie et s'assit pesamment dans son bureau. Il sortit un document de son tiroir et le déposa devant lui : « On se reverra bien un de ces jours, Pennington », maugréa-t-il en serrant les dents.